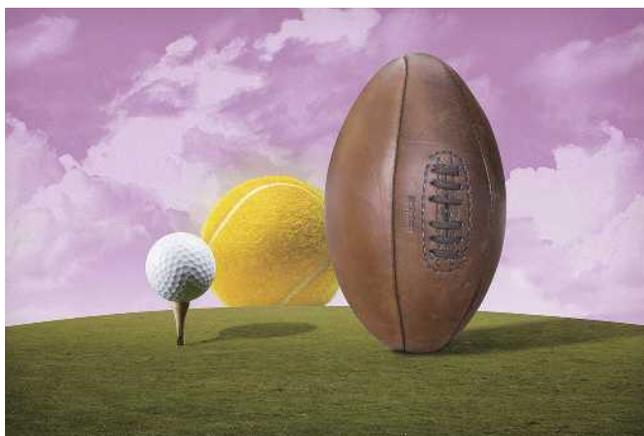


« ON REPART ICI POUR UNE VIRÉE GRANDIOSE. DESTINATION AILLEURS. »  
YANNICK NOAH

# TROIS BALLES DANS LA PEAU



# DENIS LALANNE

ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE  
Extrait de la publication



# **TROIS BALLES DANS LA PEAU**



DENIS LALANNE

# **TROIS BALLES DANS LA PEAU**

Éditions de La Martinière

Extrait de la publication

Illustration de couverture : Valentine Reinhardt

ISBN 978-2-7324-4854-1

© 2011, Éditions de La Martinière,  
une marque de La Martinière Groupe, Paris, France

Connectez-vous sur :  
[www.editionsdelamartiniere.fr](http://www.editionsdelamartiniere.fr)

Dépôt légal : juin 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Umesh Khimji en souvenir de Wimbledon  
et à Jean Cormier en souvenir de Rugby.



*Dans chaque victoire il y a une  
part de mensonge.*

FABIEN GALTHIÉ

*Il y a pour tous nos écrits une fosse commune  
qui est la corbeille à papiers et la mémoire des  
amis.*

ANTOINE BLONDIN



## Denis Lalanne vu par Yannick Noah

*Bien sûr, Denis Lalanne, je le lisais dans L'Équipe et dans Tennis Magazine et j'en tenais toujours compte. Aux conférences de presse, je sentais qu'il me surveillait, n'en perdait pas un mot, mais qu'il ne me jugeait pas, lui, ne me condamnait pas, même quand il y avait matière. Je me sentais plutôt protégé, couvé du regard. Pendant toute ma carrière de joueur de tennis, nos relations ont été comme ça, discrètes et pudiques, ce que l'on apprécie doublement quand la célébrité vous a pris en otage.*

*Et puis fini le tennis, c'est un peu comme si Mimi Grach avait fait les présentations : « Yann, je te présente le Dab... Le Dab, je te présente Bamboul... » (Le Dab, je crois qu'il tenait ce surnom de la bande des rugbymen du Racing.) Et on est partis tous les trois pour une virée grandiose en Bourgogne, la patrie de Mimi. Maman, ce qu'on a aimé la Bourgogne et les Bourguignons ! Je me souviens qu'à Romanée-Conti le patron n'en avait que pour le Dab, comme si je n'existais pas, pour ainsi dire. Et j'étais pourtant – qu'on m'excuse – le capitaine qui venait de ramener la coupe Davis ! Je me souviens aussi que, perdus dans la région, nous avons fini par suivre une vieille dame charmante qui, en danseuse sur son vélo, nous a conduits jusqu'à Meursault, Terre promise. À la fin nous ne pouvions plus grumer, déguster dans les règles, nous étions trop heureux.*

*Un jour, j'ai lu quelque chose de très joli : « Lalanne dans L'Équipe, c'était comme si les nuages jouaient au rugby. » Possible par conséquent qu'il m'ait refilé le virus, ce mot de passe qui désigne un jeu collectif, comme c'est aussi le cas en coupe Davis, ça j'y tiens. Ce n'est un secret pour personne que j'adore le foot, c'est de famille, ça me vient de Zacharie, mon Dab perso, mais j'apprécie beaucoup le rugby de haut niveau. J'y ai même joué, je n'ose pas dire à quel niveau, c'était pour le jubilé de Serge Blanco à Biarritz. J'ai été plus réticent pour le golf, que je tenais à tort pour un jeu bourgeois. Maintenant que je suis guéri de mon ignorance, c'est encore à Biarritz qu'il m'arrive d'y prendre un gros plaisir. Mais comme je fais gaffe à mon image, je zappe vite fait sur le massacre habituel de la paire Noah-Grach par la paire Forget-Lalanne.*

*Ma tendresse pour les miens, ma reconnaissance envers Arthur Ashe, mon maître ès tennis, ça ne se remplace pas. Mais en plus il y a dans une vie de ces grands potes qui imposent fidélité, respect. Et vous l'aurez compris : le Dab, je suis fan, je l'aime, lui et sa façon de faire, lui et ses trois balles dans la peau. On repart ici pour une virée grandiose. Destination ailleurs.*

Yannick Noah

## Les copains du 1<sup>er</sup> avril

Repu d'autant de trophées qu'il avait livré de batailles, retiré de l'arène depuis la moitié d'un siècle, c'était un lion du genre à ne pas lâcher le morceau. Aussi longtemps qu'on lui laissait la parole, il était encore bien capable de croquer l'une ou l'autre de ses bêtes noires. Mais à Biarritz ce beau soir-là, veille du 1<sup>er</sup> avril 2006, le vieux carnassier buvait du petit-lait, son discours reçu cinq sur cinq par nombre de rejets dans la salle : rien que des champions de l'espèce, que des grands fauves du rugby ! Autant dire qu'on ne l'arrêtait plus, le bougre, sur le compte des tournois d'antan, du temps qu'on l'avait fait roi de ces animaux.

À l'entendre, c'étaient de terribles hivers, la pluie deux fois sur trois, le brouillard anglais et la boue galloise, la bise écossaise et la folie irlandaise, les arbitres soupçonneux, les blessés qu'on remettait debout, qu'on ne remplaçait pas. Par un mauvais samedi à Swansea, samedi de glace et de feu, il avait à lui seul contenu la fureur des Gallois, qu'on appelait « les Diables rouges », il avait arrêté l'horloge du match en jouant la bête morte sous les coups de l'un d'eux, un forcené qui était policeman aux heures ouvrables. Penché sur la malheureuse victime, aussi meurtrie qu'on peut l'être d'avoir trébuché sur une pâquerette en plein hiver, le soigneur français avait pris tout son temps pour

lui donner des sels et des claques, cependant que le public de l'endroit, expert en cette sorte de supercherie, ne se tenait plus de colère : « *Off! Off! Sortez-le!* » Une fois retombée la rage ennemie, on s'était redressé, ébroué, pour ensuite redoubler de vaillance et remporter bel et bien la première victoire française sur les terres de la Principauté. Le policeman, pour finir, on lui avait mangé la soupe sur la tête. C'est au terme de ce match sans réelle complaisance que notre Robert Soro avait été baptisé « le Lion de Swansea » par Pierre Grosmolard – un nom qui ne s'oublie pas –, l'un de ces journalistes qui traversaient la Manche dans les bagages du Quinze de France.

On peut vérifier, c'est écrit, gravé pour toujours : « France bat pays de Galles par 11 à 3, le 21 février 1948 à Swansea. » C'est l'année de Marcel Cerdan champion du monde. C'est l'année des Jeux olympiques recommencés après une guerre à n'en plus finir. Elle avait pris cinquante-huit ans d'âge, la légende du Lion de Swansea, et il pouvait l'accommoder à loisir. Ce soir-là, nul à sa table n'avait assez vécu pour le contredire. Sauf que je me revoyais très bien, moi, rajeuni d'autant et scotché devant un poste de radio en fin de vie qui avait fait son devoir sous l'occupation allemande. L'écoute était très mauvaise, il fallait tendre l'oreille aux commentaires en direct du célèbre Loys Van Lee. Je les mangeais des yeux, les Grosmolard et les Van Lee, quand ils venaient chez nous, pour un match à Pau, à Lourdes ou à Tarbes. Rien ne me parlait plus dans un journal que la mention magique : « De notre envoyé spécial ». J'avais fini de purger des peines de longue durée : une enfance confinée dans un internat de banlieue, puis les années de l'adolescence vécues dans une France en captivité. Passé le temps des brimades

et des pénitences, le ciel fut éclairé de ce mot sublime : Libération. Je ne rêvais plus que de porter le sac d'un journaliste pour m'échapper par le vaste monde, lui-même reparti pour un tour.

Robert Soro, lui, ne tombait pas si facilement sous le charme de cette profession encore très romantique. Un jour, mécontent d'un paragraphe le concernant, il avait débarqué au siège du journal *L'Équipe*, 10, rue du Faubourg-Montmartre, et demandé à rencontrer Pierre About, l'auteur de l'article. On l'avait prié de patienter. Un quart d'heure plus tard, il avait rappelé le planton :

– Ça va, petit, j'ai compris. Il ne viendra pas. Alors tu lui diras de ma part, à M. About, qu'il ne prenne plus le bateau avec nous. Parce que je le jette à la mer, c'est promis !

Robert en eût été bien incapable, à l'inverse de François, l'autre fils du charpentier tarbais, qui était méchant pour deux. Leur grand-père était un géant espagnol qui avait quitté sa vallée de Huesca, où il travaillait à la mine, pour atterrir à Arreau, Hautes-Pyrénées, avec toute sa tribu. De l'aïeul, il restait à Robert l'épaisseur du personnage et une grosse disposition pour aller au charbon, puisque c'est le propre des avants de rugby, voués à l'extraction du ballon considéré comme matière première.

Tant de lunes après, le vieux lion épatait encore les gens d'Arreau. Il allait à vélo sur les pentes du col d'Aspin, jusqu'au jour où se manifesta le fâcheux, l'empêcheur de pédaler en rond : un vieux bout de ferraille planté dans le mollet, probablement un souvenir de l'été 1944, le temps du maquis. Avec ce débris dans une jambe, il était rouillé pour de bon...

– On peut opérer, lui dit le chirurgien consulté. Mais si vous étiez mon fils, je n’y toucherais pas.

– Docteur, vous êtes mon père !

C’est bien simple, Robert Soro sera le dernier survivant du Quinze de France renaissant après la Seconde Guerre mondiale. Nous sommes encore quelques-uns à chérir l’image de cette équipe improvisée alors que l’Allemagne nazie n’avait pas encore capitulé. Les gars ne brillaient pas par leur élégance à la ville ; ils étaient vêtus de pacotille, fiers clochards à la sortie d’une longue nuit – à l’exception de l’un d’eux, qui portait un uniforme de général : le trois-quarts aile Jacques Chaban-Delmas. On ne savait d’eux que ce que pouvaient en dire des journaux réduits au format d’un timbre-poste. C’est seulement en 1946 que paraîtra, trois fois par semaine, le journal *L’Équipe*, dont Pierre About était un fleuron, une signature.

– Et alors, ce journaliste, tu l’as jeté à la mer ?

– Que non. Il a pris l’avion !

Il est pourtant vrai qu’à l’époque on voyageait par train et navire pour un match en Irlande, ce qui mangeait toute la semaine d’un sélectionné pyrénéen, pourvu qu’il eût un employeur accommodant. Ce n’était rien comparé au périple de l’équipe des Wallabies d’Australie ou des All Blacks de Nouvelle-Zélande, qui s’embarquaient pour une tournée de quatre à cinq mois en Europe au risque d’y perdre leur job pour certains et, pour d’autres, de ne plus retrouver leur Pénélope au retour. En revanche ils seraient présentés à Buckingham Palace – le plus grand jour de leur vie pour un fermier ou un étudiant des Dominions. Le rugby était le luxe de jeunes gens qui ne regardaient pas à la dépense et ne pensaient guère au profit. On a connu en équipe de France des citoyens qui n’avaient ni maison, ni voiture, ni

téléphone. Ils étaient cheminots, fermiers, jardiniers municipaux ; les plus malins avaient un bistrot ; les plus hardis enlevaient la fille de leur président. Beaucoup allaient à la messe le matin du match, mais ils n'étaient pas des saints, oh ! non, ce n'est pas ainsi qu'on vous les vendra.

On en a plein la bouche, aujourd'hui, de ces fameuses « valeurs du rugby », dans des milieux d'affaires venus s'y composer une vertu ou bien rechercher « un type sûr, genre rugbyman, si vous voyez ». On est trop content de les revendiquer, ces vertus, quand dans le même temps des commentateurs agréés nous présentent le « rugby à l'ancienne » comme une sorte de péché originel. La contradiction est curieuse. Mais oyons plutôt ce qu'on nous annonçait le 25 février 2005 au journal de vingt heures d'une chaîne de télévision française : « Nous apprenons la mort, à Lourdes, de Jean Prat, ancien capitaine de l'équipe de France de rugby, qu'on appelait le Lion de Swansea... » Du coup, notre peine était double. D'une part, nous venions de perdre Jean Prat. D'autre part, on avait dépossédé Robert Soro de son fameux nom de guerre.

C'était sans égard pour un jeu qui existait bien avant la télé, le tohu-bohu des vuvuzelas médiatiques, l'Élysée en émoi pour une coupe du monde envolée. Cependant le premier sportif en activité promu à la Légion d'honneur avait été un joueur de rugby : Jean Prat, justement, capitaine Tempête qu'il eût fallu décorer sur le champ de bataille. Pour son dernier match à la tête du XV de France, en 1955, une pétition populaire s'était organisée, un cahier avait circulé dans les tribunes du stade de Colombes, noirci de milliers de signatures, réclamant le ruban rouge pour celui qu'à Londres on avait surnommé « Mr. Rugby ».

On pardonnera à un étourneau de la télé de s'y être copieusement mélangé les crayons.

Nous étions donc à la veille du 1<sup>er</sup> avril 2006 et, de tous ceux qui se tordaient à l'écoute de Robert Soro, le seul, le vrai, l'inimitable lion de Swansea – au point qu'il faisait de l'ombre au lion de Belfort, au lion de la Metro Goldwyn Meyer, à tous les lions du catalogue –, je me suis demandé combien étaient seulement nés ce samedi de 1948 où il était entré vivant dans le grand livre d'Ovalie.

Rapide relevé des présents. D'abord Serge Blanco, le maître des lieux. Il est né dix ans après la bataille de Swansea. Plus grand arrière de son temps, il faut louer son attachement à Biarritz, la ville des quatre cents coups de l'enfance. Il reçoit maintenant en son hostellerie du Château de Brindos où l'on pouvait contempler ce soir-là, de Robert Soro à Philippe Saint-André, un demi-siècle de bravoure pour le XV de France, huit de ses capitaines, pas loin de cinq cents sélections au total et peut-être un millier d'essais.

Au rayon des trois-quarts aile, trois modèles fort différents, avec la roublardise d'Henri Rancoule, la consistance de Philippe Saint-André et la vivacité de Christian Darrouy, celui que Blondin appelait « l'Éliacin à réaction ». Au rayon des trois-quarts centre, par ordre d'ancienneté, Maurice Prat, le digne cadet de « Mr. Rugby » ; puis André Boniface, le beau, l'orgueilleux Boni ; Jo Maso, leur héritier béni des dieux, devenu avec l'âge directeur du XV de France professionnel ; enfin Laurent Pardo, un vrai moulin à fantaisies à ce poste de centre qui rutille comme une Rolls dans le magasin du rugby. Demi d'ouverture : Pierre Albaladejo, l'ami Bala, si populaire pour avoir été le papa d'une nom-

breuse famille de consultants de rugby à la télévision – et tous ne peuvent se flatter d’y savoir mettre comme lui la bonne dose d’à-propos, de piment. Demi de mêlée : Jean-Louis Bérot, de cette élite provinciale qui faisait du rugby une joyeuse entrée dans la vie. Voilà pour les sauterelles, les joueurs des lignes arrière. Et maintenant les avants, les proches de Robert Soro.

D’abord Michel Crauste, qu’on appelait « Attila » ou « le Mongol » en raison de sa grosse moustache, mais plus sûrement celui qui a réuni sur sa personne tout ce que l’on peut attendre d’un joueur de rugby sans peur et sans reproche. Puis Benoît Dauga. Celui-là, je l’ai surnommé « le Grand Ferré », me représentant tout à fait sous ses traits ce personnage du Moyen Âge qui faisait une hécatombe d’Anglais d’un seul moulinet de sa hache. Benoît n’est-il pas natif d’un village nommé Montgaillard ? Il était flanqué ici de l’autre géant landais, Jean-Pierre Bastiat, l’un des premiers « doubles-mètres » que le basket-ball a eu le bon goût de céder au XV de France. Quand je pense seulement à ces trois-là, Crauste, Dauga, Bastiat, c’est beaucoup de discours qui tombent en poussière sur la supériorité des athlètes formatés du temps présent. Mais comme si ceux-là n’y suffisaient point, ce soir-là chez Blanco il y avait aussi Walter et Claude Spanghero pour faire bonne mesure ! Ils pourraient rouler mille barriques aussi facilement qu’on roule les *r* chez eux, à Bram. Un jour j’ai écrit « Oualtère » pour ajouter un accent à l’accent, car tout est accentué chez ce monstre de vaillance et de générosité ; cependant que Claude, le surdoué de la famille, s’autorisait dans le maniement du ballon d’une seule pogne une virtuosité, une désinvolture dignes d’un Harlem Globe Trotter.

Enfin, il y avait là une trinité de première ligne composée de Pierre Dospital, cette crème d'homme en toutes circonstances de la vie, Jean Iraçabal, référence numéro un en matière de tenue en mêlée, et Pascal Ondarts, lui aussi de cette lignée des colosses d'Eskualduna qui, sur leur propre mérite, se font aussi taiseux qu'une mêlée peut se dire fermée.

Ce regroupement de vieilles gloires ressemblait à une conjuration. On souhaitait rester entre soi pour une célébration quelque peu clandestine, limite mafieuse. Ou bien, alors, peut-être un gros canular était-il dans l'air en cette veille de 1<sup>er</sup> avril.

Comme Pascal Ondarts ou François Moncla, je suis justement né un 1<sup>er</sup> avril. Quant à l'année, est-ce bien important ? Une vie récapitulée est une insulte à l'horlogerie suisse, car le temps n'a pas la même durée aux différents âges d'un particulier. Interminable, au regard d'un collégien, avait été le temps de l'occupation allemande, alors que quatre années de calendrier ne pèsent vraiment plus très lourd au jugement du même individu rendu aux portes de la vieillesse. Ce sont les autres, par gentillesse, qui font grand cas des quatre-vingts ans dont vous êtes crédité soudain et contre toute attente. Pour ça, on peut dire qu'ils m'avaient gâté. Car ce rassemblement en grand mystère au Château de Brindos, où j'avais été convié en dernière minute, il m'était bel et bien destiné, c'était la merveilleuse surprise de mes quatre-vingts balais !

Ils étaient venus sur la pointe des pieds, et l'on eût dit des Rois mages, si seulement il se fût trouvé un nouveau-né parmi nous. Les cadeaux sont tombés du ciel et l'un d'eux, le plus symbolique, remis par Jo Maso, était ce maillot du XV



